

JUAN L. ORTIZ

POÈMES - POEMAS

Traduction de ROGER MUNIER



COLLECTION NADIR

Edité par les soins du Centre Culturel Argentin, Paris.

JUAN L. ORTIZ

Nació en Puerto Ruíz (Provincia de Entre Ríos) en 1896.
Murió en Paraná (Provincia de Entre Ríos) en 1978.

Obras principales:

- El agua y la noche (1933)
- El alba sube (1937)
- El ángel inclinado (1938)
- La rama hacia el este (1940)
- El álamo y el viento (1947)
- El aire conmovido (1949)
- La mano infinita (1951)
- La brisa profunda (1954)
- El alma y las colinas (1956)
- De las raíces y del cielo (1958).

Su obra poética completa fue recogida en tres volúmenes:

- En el aura del sauce (1971).

INTRODUCTION

JUAN L. ORTIZ... Il est temps de reconnaître cette grande figure de la poésie argentine. Lorsque je fis, il y a peu, sa découverte à travers les poèmes qu'on va lire, ce fut une sorte d'émerveillement, si admirable me parut, sous la délicatesse de la forme, la profondeur de la vision. Je compris vite que la grâce aérienne de cette poésie avait une raison cachée, sa nécessité propre. Comment le dire en peu de mots?

Le monde, pour Ortiz, *à la fois*, est et n'est pas. Il laisse continûment transparaître dans ce qu'il est la dimension selon laquelle tout autant, pour un certain regard, il n'«est» pas.

C'est une dimension comme de suspens qui se lève des choses en un mouvement de grâce, et les emporte. Elle n'en est pas distincte. En un sens, elle est ces choses mêmes qu'elle emporte, leur dérive légère au sein de soi, leur perte un instant, ténue, vibrante, dans leur propre essence diaphane.

Sous son afflux, les mêmes choses, soudain irradiées, se font transparentes, irréelles, baignant dans une fragile extase où leur pesanteur se délie. Le monde alors devient ce qu'il n'est pas à cette frange extrême, sans doute à ce sommet de soi. Il se transmue lui-même dans l'impalpable, assumant l'abîme qui le porte, l'accomplissant et conjurant du même coup dans sa propre irréalité bienheureuse...

La terre aurait-elle, comme Rilke le pensait, vocation de devenir invisible? Oui, sans cesser d'être visible, de devenir comme invisible, d'accéder dans le temps déjà à sa profonde métamorphose? De s'accomplir, non dans je ne

sais quel ailleurs, mais dans l'ici immédiat, sous nos yeux, comme la pure essence ailée, l'«extase transparente» que nomme un des poèmes ici rassemblés? Cette vision rilkéenne, il me semble qu'elle est au cœur de la poétique d'Ortiz. Le monde que celui-ci libère dans son chant n'est pas fait d'impressions fugitives, comme on pourrait croire. Et l'héritage symboliste ne suffit pas à en rendre compte. C'est pour moi le monde total, déjà transmué. Ortiz le savait bien, qui donnait à son dernier recueil ce titre vaste, au programme ambitieux, qui dit au mieux son intention: «Des racines et du ciel». Dans la suite nombreuse des poèmes, il n'aura fait, selon l'inspiration du moment, que dire le monde, de ses racines enfouies et néantes où l'abîme «appelle» (voir le poème: «Pourquoi?»), au ciel irisé d'essences qui s'en nourrit et paradoxalement l'achève — le tout formant pour lui le corps unique, réel et frémissant, de l'arbre poétique.

ROGER MUNIER

POÈMES - POEMAS

TABLES DES MATIÈRES

L'EAU ET LA NUIT (1933)	
Pluie	pag. 11
Dieu se dénude dans la pluie	» 13
L'AUBE SE LÈVE (1937)	
Oui, je sais	» 15
LA BRANCHE VERS L'EST (1940)	
Sur la friche	» 17
LE PEUPLIER ET LE VENT (1947)	
Nul besoin	» 19
J'adore	» 21
C'était un après-midi gris et sec	» 23
Oui, mes amis, là, dans tant de faces	» 25
Oui, la terre	» 29
Rose et dorée	» 33
LA MAIN INFINIE (1951)	
Elle venait des collines	» 35
L'Aguaribay fleuri	» 39
Et cette lumière était comme un ange	» 41
LA BRISE PROFONDE (1954)	
La douceur des champs	» 45
Un grillon dans la nuit	» 51
Pourquoi le vin, mes amis	» 53
Septembre de silence	» 55
L'après-midi	» 57

L'ÂME ET LES COLLINES (1956)

Les collines	pag.	59
Elle	»	63
Hiver	»	65

DES RACINES ET DU CIEL (1958)

Ah, mes amis, vous parlez de rimes	»	67
Pourquoi?	»	71
Une extase transparente	»	73
Les papillons	»	77
L'eau maintenant se plisse	»	79
Oui, mon amie	»	83
Un matin à Diamante	»	85

INVIERNO

- El viento llora, padre...
- Sí, alaridos como de vidrio...
- Si nadie, padre...
- ¿Igual que caminos, solos, de piedra?
- ¡Entro en el viento, ay, padre, cómo silba!
- ¿Dónde terminarán los sibildos, dónde?
- ¿Es otro padre el viento, ay, fuerte, que me lleva a sus arenas amarillas, hundidas?
- Hundidas en una ausencia demasiado larga y lastimada...
- ¿Y qué es la ausencia, padre?
- El viento es un alma, hijo, desesperada...
- Desesperada, de qué?
- Desesperada de... aire sin fin... y de...
- ¿De qué más?
- De fuga...
- Estoy vacío, padre, y a la vez en esos gritos...
- Las islas gritan también, oyes?
- ¿Tienen alma también las islas, padre?
- Cuando hay mucha agua, ellas vuelan y llenan toda la noche, ay, de heridas...
- Pero al río, mira, al río le han salido mariposas...
- Flores del viento...
- ¿Pero el viento, verdad, traerá otras flores?
- Ay, él casi siempre las deshace, o son pálidas...
- ¿Pero no alzará al fin la tierra verde?
- Y agitará banderas sobre los pájaros, sí, mientras las islas se irán haciendo de cristal...

HIVER

- Père, le vent pleure...
- Oui, des cris aigus comme de verre...
- Si personne, père...
- Comme des chemins, seuls, de pierre?
- J'entre dans le vent, ah, père, comme il siffle!
- Où s'achèveront les sifflements, où?
- Le vent est-il un autre père, ah, puissant, qui me mène à ses sables jaunes, engloutis?
- Engloutis dans une absence trop longue et déchinée...
- Et qu'est-ce que l'absence, père?
- Le vent est une âme, fils, désespérée...
- Désespérée, de quoi?
- Désespérée... d'air sans fin... et de...
- De quoi encore?
- De fuite...
- Je suis vide, père, et en même temps dans ces cris...
- Les îles aussi crient, entends-tu?
- Les îles ont une âme aussi, père?
- Quand il y a beaucoup d'eau, elles volent et remplissent toute la nuit, ah, des blessures...
- Mais regarde le fleuve, des papillons lui sont venus...
- Fleurs du vent...
- Mais le vent, n'est-ce pas, apportera d'autres fleurs?
- Ah, presque toujours il les défait, ou elles sont pâles...
- Mais à la fin il fera bien lever la terre verte?
- Et agitera des drapeaux sur les oiseaux, oui, tandis que les îles peu à peu se feront de cristal...

AH, MIS AMIGOS, HABLÁIS DE RIMAS...

Ah, mis amigos, habláis de rimas
y habláis finamente de los crecimientos libres...
en la seda fantástica que os dan las hadas de los leños
en su suplicios de tísicas
sobresaltadas
de alas...

¿Pero habéis pensado
que el otro cuerpo de la poesía está también allá, en el
junio de crecida,
desnudo casi bajo las agujas del cielo?

¿Qué haríais vosotros, decid, sin ese cuerpo
del que el vuestro, si frágil y si herido, vive desde «la
división»,
despedido del «espíritu», él, que sostiene oscuramente sus
juegos
con el pan que él amasa y que debe recibir, a veces,
en un insulto de piedra?

¿Habéis pensado, mis amigos,
que es una red de sangre la que os salva del vacío,
en el tejido de todos los días bajo los metales del aire,
de esas manos sin nada al fin como las ramas de junio,
a no ser una escritura de vidrio?

AH, MES AMIS, VOUS PARLEZ DE RIMES...

Ah, mes amis, vous parlez de rimes
et vous parlez finalement des libres croissances...
dans la fantastique soie que vous tendent les fées des
bûches
en leurs supplices de phtisiques
agitées de battements
d'ailes...

Mais avez-vous pensé
que l'autre corps de la poésie est aussi là-bas, dans le
décembre* des grandes eaux,
presque nu sous les aiguilles du ciel?

Que feriez-vous, dites, sans ce corps
dont le vôtre, si fragile et blessé, vit depuis «la division»,
à l'écart de l'«esprit», lui, qui soutient obscurément ses
jeux
avec le pain qu'il pétrit et qu'il doit, parfois, recevoir
dans une insulte de pierre?

Avez-vous pensé, mes amis,
que c'est un réseau de sang qui vous sauve du vide,
dans le tissu de tous les jours sous les métaux de l'air,
de ces mains sans rien au terme comme les branches de
décembre*,
à moins d'être une écriture de verre?

* Juin, dans l'hémisphère austral.

Oh, yo sé que buscáis desde el principio el secreto de la
tierra,
y que os arrojáis al fuego, muchas veces, para encontrar
el secreto...

Y sé que a veces halláis la melodía más difícil
que duerme en aquellos que mueren de silencio,
corridos por el padre río, ahora, hacia las tiendas del
viento.

Pero cuidado, mis amigos, con envolveros en la seda de la
poesía
igual que en un capullo...

No olvidéis que la poesía,
si la pura sensitiva o la ineludible sensitiva,
es asimismo, o acaso sobre todo, la intemperie sin fin,
cruzada por los llamados sin fin,
y tendida humildemente, humildemente, para el invento
del amor...

Oh, je sais que vous cherchez depuis le commencement
le secret de la terre,
et que vous vous jetez au feu, souvent, pour trouver le
secret...

Et je sais que vous découvrez parfois la mélodie plus
difficile
qui dort en ceux qui meurent de silence,
poussés maintenant par le père fleuve, vers les tentes du
vent.

Mais prenez garde, mes amis, en vous entourant de la
soie de la poésie
comme d'un cocon...

N'oubliez pas que la poésie,
oui la pure sensitive ou l'inéludable sensitive
est aussi, ou peut-être surtout, l'intempérie sans fin,
traversée par les appels sans fin,
et tendue humblement, humblement, pour l'invention de
l'amour...

LAS MARIPOSAS...

Las mariposas de los jacarandaes
con su anhelo lila
y como dulcemente desconcertado
bajo la mirada perdida, de niña infinita, de la tarde...

La tarde se busca lejos, y allá está.
Las gramillas y el agua leve, al lado de los alambrados.
Un oro feliz que apenas es, y tiembla:
de los mismos prados extensos, extensos, o del cielo?

La arboleda medio oscura de la estancia, lueñe.
Y el camino casi ideal en una dicha que se va o flota.
Oh, los finos narcisos rojos de junto a los postes
y la luz varia y miniada de las verbenillas fieles
y de las innominadas, humildísimas, hijas de la estación y
de la lluvia.

En la visión, apenas pisamos y apenas murmuramos,
deseosos
de oír la paz de las hierbas y del aire vibrar
en los silencios súbitos de las graves almas unidas y del
campo:
claros abismos puros simultáneamente abiertos, ¿por qué
dios?
para que sigamos también con cierta angustia, en lo
hondo, el hilo del canto único...

LES PAPILLONS...

Les papillons des jacarandas
avec leur ferveur lilas
et comme doucement déconcertée
sous le regard perdu, d'enfant infini, de l'après-midi...

L'après-midi se cherche au loin, il est là-bas.
Les graminées et l'eau légère, près des clôtures.
Un or bienheureux qui est à peine, et qui tremble:
des prés eux-mêmes immenses, immenses, ou du ciel?

Le petit bois à demi obscur de l'*estancia*, lointaine.
Et le chemin presque idéal dans un bonheur qui s'en va
ou qui flotte.
Oh, les fins narcisses rouges contre les poteaux
et la lumière diverse et menue des petites verveines fidèles
et des filles sans nom, des filles très humbles, de la saison
et de la pluie.

Dans la vision, à peine si nous foulons le sol, à peine si
nous murmurons, désireux
d'entendre la paix des herbes et de l'air vibrer
dans les soudains silences des âmes graves à l'unisson et
des champs:
clairs abîmes purs simultanément ouverts, par quel dieu?
afin que nous suivions aussi avec quelque angoisse, dans
le profond, le fil du chant unique...

*Acbevé d'imprimer
dans la Tipo-Litografia Armena
San Lazzaro degli Armeni
Venezia
au mois de septembre 1982*

La Collection Nadir, consacrée à la diffusion des poètes argentins, est créée et dirigée par Abel Posse.

Sans valeur commerciale.

Couverture de Silvia Maddonni.